

LE JOUR, 1944  
10 juillet 1944

## LA POLITIQUE ET LA GUERRE

On ne sait ce qui intéresse le plus en ce moment les libanais, de la politique ou de la guerre. Ce sont deux sujets d'une gravité manifeste quoique sans doute inégale. Si la guerre, cette guerre mondiale est, comme les autres, fille de la politique) d'une politique détestable), dès l'instant qu'elle s'est déchaîné, n'est-ce pas qu'elle domine tout, qu'elle écrase tout ?

Chez nous, comme partout, et quoique nous n'en souffrions pas de façon immédiate, la guerre doit avoir le pas sur tout le reste. Cela veut dire que sous réserve des principes éternels, toutes les politiques doivent être soumises à la nécessité d'aider à terminer et à gagner la guerre. On ne saurait songer à rien d'humain qui ne contribue de quelque manière et si peu que ce soit, à mettre un terme au massacre. Voilà donc un cas où sans traités, sans S.D.N. et sans obligation juridique d'aucune sorte, le cœur humain se sent porté vers la douleur universelle, sans analyse aussi et sans discrimination. Voilà une matière où les frontières paraissent qu'on le veuille ou non, une chose vague et illusoire.

Les hommes s'entretuent d'horrible façon. Ils se suppriment comme s'ils n'étaient que des insectes nuisibles. Dix, trente, quarante mille tués, disent les dépêches...en Normandie, à Minsk, autour du lac de Trasimène... Quelle politique peu passer avant cette histoire-là ; quels plans obscurs peuvent s'imposer par dessus ce fait sanglant ?

Si nous n'avons pas vu la guerre ici dans toute son horreur, nous n'avons pas eu le temps d'oublier qu'elle est arrivée à nos portes et qu'elle a pesé sur nous de toute sa menace.

Pour l'Allemand d'El Alamein et pour l'Allemand du Caucase, longtemps nous avons été le point de convergence probable : la descente germanique vers les mers chaudes d'Asie pouvait prendre à partir de nos latitudes une allure précipitée. Cette perspective n'est plus, grâce à Dieu, qu'un lointain cauchemar. L'hydre a rétracté ses bras immenses. Elle se meurt loin d'ici sous des coups herculéens.

Nous avons, anxieux, assisté au flux et au reflux. Nous ne mettrons pas délibérément la politique au-dessus de ces émotions et de ce spectacle. Nous nous bornerons à penser, de toute notre intelligence, à l'avenir. Peut-être, plus que tout autre peuple, avons-nous ici le privilège d'un recul incomparable dans le temps, une expérience unique des guerres et des conquêtes ; et peut-être avons-nous aussi à cause du retour classique des événements, une familiarité plus grande avec les choses éternelles.

Notre politique la plus légitime à cette heure, est celle qui fera état, avant tout, de notre position dans l'univers. Tout le reste en découlera naturellement, à charge de considérer que, désormais, toutes les guerres, de quelque envergure, nous mettront en péril et que, la guerre finie, notre salut sera toujours dans un grand désir de concorde et de paix.